Le Whig de St. Landry.

VOL. I. OPELOUSAS, PAROISSE ST. LANDRY, LOUISIANE, JEUDI MATIN, 31 JUILLET 1845. [No 49.

LE WHIG
EST PUBLIE TOUTES LES SEMAINES, PAR
JOSEPH ETTER.
Le Bureau est situé dans "Court street," en face de la Maison de Cour.

CONDITIONS:
Abonnement:—Par an, payable d'avance, - $3 00
De., payable avant l'expiration de 6 mois, - 4 00
Pour six mois, payable d'avance, sans exception, 2 00
Avis:—Pour l'insertion d'un Carré de pas plus de dix lignes, $1. pour la première fois, 50 cents pour chaque insertion subséquente. A moins qu'il n'en soit autrement ordonné, les avis seront publiés en français et en anglais, et paieront en conséquence. Une déduction libérale sera faite pour les avis insérés pour une longue période. Lorsque le temps de l'insertion ne sera pas spécifié, elle sera continuée pendant deux mois et paiera en conséquence; mais la publication d'aucun avis, ou la continuation d'aucune conscription ne sera arretée, tant que le prix n'en aura point été payé, et à moins que l'Editeur n'en décide autrement.

Le Whig de St. Landry.

OPELOUSAS, LE.
JEUDI MATIN, 31 JUILLET 1845.

Pour Gouverneur,
GEN. WILLIAM DEBUYS,
Pour Lieutenant-Gouverneur,
EDWARD SPARROW.

[NOMINATIONS DES CANDIDATS AUX PLACES, SOUS L'EMPIRE DE LA NOUVELLE CONSTITUTION DANS LE CAS DE SON ADOPTION.]

Pour Senateurs,
JACQUES DUPRE, RICE GARLAND.
Pour Representans,
LOUIS BONDELON, JOHN I. GARDINER,
BENJ. R. ROGERS, WM. S. CAMPBELL,
JOHN A. TAYLOR.
Pour Greffier—A. GARRIGUES.
Pour Shérif—PIERRE ROY.

WHIGS!

Nous donnons, dans notre feuille d'aujourd'hui, notre *ticket* entier et sur, depuis le gouverneur jusqu'à la dernière place que nous ayons a donner sous le régime de la nouvelle Constitution. Voterez vous pour ce *ticket*? L'approuvez vous? Si non, quels sont vos objections? Les candidats ne sont ils pas des hommes capables et de bons Whigs? Nous les croyons tels. Voilà les seules questions à faire, et si la réponse est satisfaisante, ils doivent être soutenus sans aucune hésitation.

Si l'on doit faire des distinctions de parti (le gouvernement républicain semble l'exiger), si nous devons prendre pour guide les leçons d'une sage économie politique, c'est aujourd'hui plus que jamais. L'élection prochaine est l'une des plus importante, qui jamais ait eu lieu dans notre état. Le corps politique est à reconstruire en entier; le peuple est appelé à parcourir une nouvelle carrière; toutes ses anciennes habitudes vont être changées en partie, et de nouveaux devoirs vont lui être imposés. Saurons nous profiter de notre position, ou bien par de pitoyables bavardages, de triviales dissensions, pour des ambitions désappointées, pour l'amour des places ou par toutes autres causes qui sont généralement la ruine d'un parti, irons nous perdre la glorieuse occasion qui nous est offerte, et nous diviser en mille fractions? C'est au parti Whig à repondre! Nous ne doutons nullement qu'en agissant d'accord et qu'avec un véritable effort, nous ne nommions dans cette paroisse, notre *Ticket* entier.

Quant aux candidats aux places de Gouverneur et de Lieutenant-gouverneur, quels meilleurs choix pouvait faire la Convention? Tous les deux sont des Whigs éprouvés, d'une habilité connue et d'un carractère irréprochable; des hommes enfin tels qu'il les faut pour marcher à la tête de notre parti, toujours grand jusque dans ses défaites. Ils peuvent compter sur notre cordial soutien et nous nous trompons fort, s'il ne sortent pas victorieux de la lutte prochaine. "L'union fait la force" marchons donc comme une bande de frères qui courent à la victoire.

☞On nous a montré la semaine passée des *grabots* d'un coton fin et beau déjà parfaitement ouverts. Sur un grand nombre d'habitations de notre paroisse la recolte se montre très précoce. Les cannes à sucre donnent aussi la plus belle espérance; une canne de près de cinq pieds a été apporté en ville la même semaine. Tout nous promet une bonne recolte.

☞On trouvera dans nos colonnes extérieures, beaucoup d'articles interressans et un morceau de poesie choisi dans les œuvres récentes d'un de nos premiers poètes; ce qui a exigé la suppression de quelques avertissemens, afin de pouvoir mettre toutes les nouvelles à jour.

☞La chose nous ayant été particulièrement demandée, nous publions de nouveau la communication relative au *commencement* du collège du Grand Coteau. On ne saurait rendre trop publiques les mérites de toute bonne institution d'enseignement et certes le Collége St. Charles peut compter au premier rang dans l'Etat. Nous voudrions pouvoir dire que nous en avons beaucoup tels que lui. "*L'éducation est la première colonne de notre République.*"

COMMUNIQUE.—Les candidats pour la Législature sont invités à déclarer dans la *Gazette* s'ils sont en faveur de la Nouvelle Constitution, ou s'ils sont contre.—Comme aussi quels sont les amendemens qu'ils se proposent d'y faire.—UN GRAND NOMBRE D'ELECTEURS.

Nous puisons l'article ci-dessus dans la Gazette de Samedi; Que l'auteur en soit un Whig ou un Démocrate, peu nous importe, l'article n'en est pas moins impolitique, quelque soit son origine. La nouvelle constitution n'a jamais été une question de parti, aussi nous espérons qu'aucun Candidat ne fera de ses qualités, ou de ses défauts des armes politiques. Quant aux amendemens à y faire, qu'elle absurdité! Parler d'amender un acte, qui n'est point encore adopté, et qui ne pourra être sujet à aucun amendement, qu'après d'eux années écoulées depuis son adoption, si elle a lieu. Ces tours politiques sont trop palpables pour tromper personne; la main des petits esprits qui veulent se venger de leur désappointement s'y montre, trop à découvert pour créer aucune illusion.

La Gazette, il y a quelque tems, avait tant de crainte d'attacher la Constitution au poteau des partis, que pour sauver sa neutralité et la conserver pure elle se refusait à l'expression du moindre commentaire. Maintenant nous voyons cette gazette, neutre par excellence, prêter ses colonnes aux plus mauvais desseins et lancer des brandons de discorde dans les rangs du peuple. Oh! Consistance, tu es un joyau!

Il faudra donc que des candidats à des places créées par un acte nouveau, et non encore adopté, viennent nous dire s'il croyent à l'adoption de ce même acte! Le seul fait de leur consentement à postuler sous l'empire de la nouvelle constitution, ne prouve-t-il pas victorieusement, que dans leur opinion cet acte deviendra la loi du pays. Celui qui dirait autrement ne montrerait-il pas une petitesse à la quelle, aucun candidat ne voudra certainement prétendre.

Si un Whig ou plusieurs Whigs, ont des questions à adresser à leurs candidats, la Gazette est elle le papier qui doit leur servir d'intermédiaire? Les Whigs ont une organe dans la paroisse St. Landry; placeront-ils leur confiance dans un homme, qui ne trouve rien de mieux pour leur communiquer ses sentimens que de les publier dans un journal qui a perdu toute la confiance du parti, en saisissant toutes les occasions d'attaquer ses principes, sinon dans ses articles éditoriaux au moins sous la forme de communications, et qui depuis quelque tems s'est montré le tidèle soutien du parti locofoco. Avant de quitter ce sujet, nous sonderons jusqu'au fond ces soi disans Whigs; convaincus de la justice de notre cause, nous ne reculerons point devant la discussion de ses principes, malgré qu'un combat contre de prétendus amis ne soit pas dans nos goûts. Néanmoins puisqu'ils ont commencé la guerre, nous aussi, nous passerons le Rubicon, "Frappe Macduff, maudit celui qui, le premier crie assez."

☞Le déplorable état du pont de Washington demande des réparations immédiates en attendant que le nouveau soit élevé, si l'on ne veut pas compromettre la vie des passans. L'autre jour, grâce au grand jour, nous avons pu après mains zigzags atteindre l'autre bord et éviter tous les trous.

☞Depuis deux semaines, nous avons éprouvé une chaleur excessive, le thermomètre s'élevant journellement de 96° à 100°. Lundi, un orage violent a éclaté; les éclairs et le tonnerre se succedaient sans aucune interruption et une pluie battante qui a duré plusieurs heures a un peu rafraichi l'atmosphère.

NOUVELLES PAR LE BATEAU. Nous devons à l'obligeance des officiers de l'Urilda les derniers journaux de la ville. L'Urilda part ce matin à 9 heures.

Les dernières nouvelles du Mexique résolvent définitivement la question de la paix avec cette puissance. Les dates de la capitale vont jusqu'au 28 du mois passé et quoique l'annexion du Texas et la marche projetée des troupes américaines au *Rio del Norte* fussent connus depuis une semaine, on entendait point parler de guerre ni de dispositions hostiles.—*Bulletin.*

Les américains sont très persécutés, et quittent le pays. Le congrès a été convoqué pour considérer la grande question du Texas, et pour d'autres objets. Nous verons ce qu'ils feront.

Presque rien de nouveau du Texas; la Convention après avoir ratifié l'annexion a passé une résolution demandant au président des E. U. d'envoyer des troupes aux frontières.

La santè du Major Donelson se retablit à vue d'œil.

Le président Jones a mis son veto sur le Bill qui rend au Com. Moore son commandement dans la marine. Le sécrétaire de guerre vient de partir pour faire des traités avec les Indiens des frontières.

Un violent incendie a eu lieu à Matanzas le 27 du mois passé; la perte est évaluée à $800,000.

Plusieurs décès en ville ont été causés par des coups de soleil. Le tems est extrêmement chaud. Un cas de fièvre jaune a été signalé; néanmoins le *Board* de santé assure que jusqu'à present il y a peu de danger d'une épidémie. L'affaire du Dr. Kennedy est renvoyée à un nouveau jugement. La Cour a aussi décidé que le procès de Hornsby, pour meurtre, sera continué, et a rejété les objections de son conseil.

On a reçu à Mobile une Balle de coton de la nouvelle recolte.

Accident Funeste.—Lundi dernier, un nommé Michel Fetter, du Bayou Sara étant monté sur le *Belvédère*, près du débarcadère de cette ville a été saisi subitement d'un tournoiement de tête, et est tombé par terre d'une hauteur d'environ 18 pieds. Il a été porté chez son beau-frère Mr. Philip Burg, de cette ville, où il a reçu tous les soins possibles, mais il a succombé à ses blessures mardi matin.—*Gaz. de Baton Rouge.*

UN MAUVAIS EFFET D'OPTIQUE.—*Le Whig le St Landry* a braqué dernièrement sa lunette sur St. Martin, et a découvert que nous avions nommé *mille* délégués à la Convention de Bâton-Rouge. Ah! confrère... confrère, hâtez-vous de jeter dans un coin de votre imprimerie ces maudits verres qui vous ont si mal servi et qui vous ont fait commettre un erreur qui, à coup sûr, aurait fait mourir Barême d'apoplexie. Nous avons nommé *neuf* délégués; vous avez donc fait une erreur de 991 ni plus ni moins. A l'élection prochaine, si vous mettez la même exageration à compter les votes qui seront donnés à vos candidats pour les places de Gouverneur et de Lieutenant-gouverneur, vous arriverez peut-être dans votre addition à *trois ou quatre millions* de voix. Nous désirons que le Whig fasse toujours de semblables additions.—*Gaz. des Att.*

Eh bien! ami Devalcourt, nous avouons que nous avons un peu allongé la courroie en faisant le compte de vos délégués; mais convenez que leur exhibition, dans vos colonnes était si formidable que nous avons bien pu avoir peur de les compter. Voulant dont être juste nous avouerons qu'il n'y en a pas tout à fait mille! Quand au reste de votre article, le tems seul lui repondra.

CONVENTION WHIG TENUE A BATON-ROUGE.

Le 21 juillet.—La Convention s'est réunie à 11 heures, presque toutes les paroisses sont représentées.

Sont nommés, savoir:

Président,
WILLIAM MOORE, de St. Landry.

Vice-Présidents.
Frédéric Buisson, pour le premier district,
James P. Fréret, " second do.
H. P. Morancy, " troisième do.
George R. Waters, " quatrième do.

Secrétaires,
J. Lanata, pour le 1er. district,
Adolphe Laret, " 2nd. "
H. Marston, " 3me. "
L. P. Crain, " 4me. "

Sur motion, il est résolu que chaque paroisse aura une force relative au vote whig de la dernière élection; mais que chaque paroisse aura au moins une voix.

On a donné à la Convention communication d'une lettre de général J. S. Armant, dans laquelle il déclare n'être pas candidat.

Résolu sur motion de M. Shannon, de Madison, que la Convention votera de vive voix.

Thomas R. Patton présente alors le général WM. DEBUYS, de la Nouvelle-Orléans, comme candidat gouverneur, et la nomination a été adoptée par acclamation. Le major Hunt remercie au nom de la délégation d'Orléans.

M. McWorther, délégué de Concordia, donne communication d'une lettre de M. Sparrow, portant qu'il désire qu'on le préfère tout autre candidat: mais qu'après tout il se met à la disposition de son parti auquel il est disposé à sacrifier ses intérêts personnels.

M. Campbell, de St. Landry, propose pour candidat à la place de lieutenant-gouverneur, l'hon. EDWARD SPARROW, lequel a été accepté par acclamation.

M. Forshey remercie au nom de la délégation de Concordia.

Sur motion, les délégués suivans sont nommés membres d'un comité chargé de notifier ces nominations aux candidats.

1er. District—A. Legendre,
2nd. " W. L. Hodge,
3me. " B. M. Brower,
4me. " O. N. Ogden.

Sur motion, le général Philemon Thomas est engagé à assister à la Convention; le comité chargé de l'inviter se compose de MM. Alfred Ducros, James P. Fréret, John Shannon, Wm. S. Campbell.

Ensuite la Convention s'ajourne à 4 heures de l'après-midi.

A la séance de l'après-midi, sur motion, le président nomme, pour composer un comité chargé de rédiger une adresse au peuple de la Louisiane, MM.

P. W. Farrar, Manuel Blasco,
R. W. Nichols, Lafayette Saunders,
Ch. Boudousquié, O. N. Ogden,
Wm. L. Hodge.

Er, après avoir voté des remercimens aux propriétaires du local, la Convention s'ajourne.

Les Anglais dans l'Amérique du Sud.—Prise de possession de la Patagonie.—John Bull a pris possession de la Patagonie, ainsi qu'il appert du récit que voici:

"Le capitaine Deming, du navire Mexico, arrivé hier en 29 jours de Valparaiso, annonce que le capitaine Rogers de Londres, était arrivé le 1er avril dans ce port, et lui avait dit qu'il avait débarqué le 29 février dernier dans la baie du Cap Grégoire, détroit du Magellan, le capit. Gardner, de la marine Anglaise, et M. Hunt. Ces deux Messieurs se sont rendus dans la Patagonie, afin de civiliser les habitans de cette triste contrée. Le capitaine Rogers ne les avait quittés qu'après leur avoir fait construire une excellente cabane pour l'hiver."

Emigration Européenne.—Voici un état des émigrans étrangers débarqués à New York dans le cours de cette année: Janvier 1443; février 462. mars 3334; avril 5733; mai 18,161; juin 17,183; ce qui donne pour six mois un total de 38,948 individus. A Québec durant la même période, l'émigration a été d'environ 13,000 individus.

Esclavage.—Le gouverneur Hammond, de la Caroline du Sud, a publié depuis quelques tems une suite de lettres sur l'esclavage, qui seraient de nature à éclairer les abolitionistes s'ils étaient de bonne foi.

M. Hammond prouve 1o. que l'esclavage est reconnu par les lois divines et humaines; 2o. que la condition des esclaves aux Etats Unis est mille fois supérieure à quelque point de vue qu'on se place, (physique, moral ou intellectuel) à celle des ouvriers anglais; 3o. que l'Angleterré déplore déjà la faute qu'elle a commise en émancipant ses esclaves des Antilles et qu'elle cherche à la réparer actuellement en important de nouveaux esclaves sous le nom décevant d'*apprentis*, soit de l'Inde, soit des Côtes d'Afrique; 4o. que l'esclavage n'a point, comme l'assurent les abolitionistes, exercé aucune action démoralisante sur la population du Sud; et 5o. que, généralement, les reproches de dureté sont calomnieux.

(COMMUNIQUE.)
COLLÈGE ST. CHARLES.

Le *commencement* annuel de ce Collége a eu lieu, comme vous l'avez annoncé dans votre journal le 15 de ce mois, et la cérémonie a fait beaucoup d'honneur à cette institution.

Le 15 dès le matin la foule de cavaliers et de personnes en voiture qui se pressaient dans les rues du village St. Charles, d'habitude si tranquille, faisait prévoir quelque chose d'inusité pour cet journée; à dix heures, plus de 500 personnes, dont un quart à peu-près, appartenait au beau sexe, s'était assemblées pour assister à la cérémonie. Le collége ne possédant point de salle assez vaste pour recevoir commodément une compagnie aussi nombreuse, un vaste pavillon avait été élevé en face de la façade Ouest du collége; une de ses extrémités figurait un théatre avec toutes ses dépendances disposées avec goût.

A environ dix heures et demi la cérémonie commença par un dialogue, entre les élèves les plus jeunes, pour pouvoir montrer les progrès fait dans les différentes langues par ces jeunes savants: le Latin, le Grec, l'Anglais, le Français, l'Espagnol &c., furent tour à tour parlés avec une facilité, qui aurait pu faire croire que les orateurs étaient de véritables cosmopolites ou qu'aumoins ils étaient propres à le devenir, sans qu'aucune variété de langage put y mettre obstacle. L'écrivain de cet esquisse, faute de science, n'a pu juger par lui même, de la pureté avec laquelle la plupart de ces langues furent parlées; mais s'il faut en croire des gens plus capables que lui, des natifs des pays dont les langues furent parlées, auraient à peine pu s'apercevoir que les jeunes orateurs n'était point leurs compatriotes.

Au dialogue succéda la représentation de la comedie de Molière, intitulée l'avare. Quant à l'utilité de cultiver dans la jeunesse, le développement d'un talent théatral, l'écrivain avoue qu'il ne l'apercoit pas clairement, mais comme il suppose, que les savants membres de la faculté de St. Charles, en savent plus là dessus que lui même, il n'en discutera point le plus ou moins d'avantages et se contentera de dire que la pièce a été bien jouée et que les rôles de l'avare et de son domestique ont été compris et rendus avec une entente des conceptions de l'auteur, qui eut fait honneur à des acteurs de profession.

L'adresse d'adieu de Mr. Louis Lastrapes était un beau morceau de composition, et a été dite avec grâce. Son sujet était "*l'importance de l'éducation mentale et morale*;" nous espérons que ses camarades d'études se souviendront de ses excellens avis et les mettront en pratique.—

La cérémonie se termina par la distribution des prix, un discours aux élèves par l'évêque Blanc de la Nelle Orléans, et un autre du Rev. Dufour de St. Martinsville.

Les exercices étaient entremêlés de morceaux de musique, exécutés d'une manière supérieure par les membres de la *société philharmonique*.

M.

Le Coup Blanc.

XXVII.—*La première tèchamelle.*

Ce jour-là, Anatole Béchamelle, marquis de Nointel, avait résolu de frapper un coup décisif sur le cœur de sa belle inhumaine: c'était ainsi qu'il appelait Mlle de Vaunoy. Il ne dormit guere que deux heures après son déjeuner et gagna ensuite en tout hâte les cuisines du château de la Tremlays, où il demanda le chef à grands cris.

Béchamell se trouvait chez M. de Vaunoy en voisin et sans cérémonie. Ce fut réel dommage pour lui en cette circonstance importante, car, privé des précieux conseils du juif Salomon Bador, son cuisinier, dont les mémoires du temps parlent avec estime, il dut faire ressource uniquement sur les inspirations de son propre génie. Heureusement son génie était particulièrement fertile en tout ce qui concerne la cuisine, et ses ennemis les plus acharnés ne peuvent méconnaitre cette vérité: que la nature l'avait doué de dispositions fort éclatantes, et que cet intendant royale possédait moralement tout ce qu'il faut pour faire un marmiton de choix.

Il n'est personne qui ne désire se montrer avec tous ses avantages aux yeux de celle qu'il aime. Béchameil n'avait point de rayons pour incendier ses maitresses à l'instar de Jupiter; son plumage, fort ordinaire, ne lui permettait point de faire la roue, et il se rendait d'assez bonne foi justice à l'égard de son éloquence. A ces causes, quittant les routes battues de la galanterie vulgaire, il résolut de séduire Mlle de Vaunoy définitivement et d'un seul coup, à l'aide d'un blanc-manger du plus parfait mérite, blanc-manger exquis, original, nouveau, dont Alix goûterait la première et qui garderait le nom de cette belle personne afin de l'immortaliser dans les siècles futurs.

Ovide, Raphaël, Pétrarque, Titien, Léonard de Vinci, sans parler d'une foule d'autres amants célèbres, rendirent le même service à leurs maitresses respectives.

Il ne faut pas croire que M. le marquis de Nointel fût descendu aux cuisines de la Tremlays avec un projet vague et mal arrêté. Son blanc-manger était dans sa tête, complet et tout d'un bloc. Il n'y manquait ni un scrupule de muscade, ni une pointe de girofle, ni un atôme de cannelle. Les poètes dramatiques, nous parlons des moins sifflés, ne coordonnèrent jamais avec tant d'art le plan d'un chef-d'œuvre que M. de Béchamell le plan de son suprême. Aussi, disons-le tout de suite, le plat de l'intendant royal devait vivre plus d'années que les comédies ne vivent de jours, que les tragedies n'agonisent de minutes. Ce devait être un blanc-manger immortel, glorieux, universel, un blanc-manger que les restaurateurs des cinq parties du monde inscriront avec fierté sur leur carte jusqu'à la consommation des âges!

Le cuisinier de la Tremlays mit à la disposition de son illustre confrère ses épices et ses fourneaux. Béchameil se recueillit dix minutes; puis, avec la précision nécessaire à toutes grandes entreprises, il se mit résolument à l'œuvre. La vieille Gothon Redou, femme de charge du château, qui fumait sa pipe dans un coin de la cheminé, tandis que l'intendant royal opérait, répéta souvent depuis qu'elle n'avait, de sa vie, vu un mitron si ardent à la besogne. L'intendant royal n'avait garde de faire attention à la vieille, il avait retroussé les manches de son habit à la française, rentré la dentelle de son jabot et rejeté sa perruque en arrière. Son rouge visage atteignait les nuances les plus vives de la pourpre, cette royal couleur que l'antiquité ne nous a point léguée. Ses yeux étaient vifs brillants, plein de pensée. Ses mains blanches et chargées de diamants agitaient la queue de la casserole avec une grâce indescriptible. Tout observateur impartial eût déclaré qu'il était là, plus que partout ailleurs, à sa place.

—Divine Alix! murmurait-il plus tendrement à mesure que la fumée s'élevait, plus savoureuse, vers la voûte noircie; vous qui possédez toutes perfections, vous devez être douée du plus délicat de tous les goûts...si vous résistez à ce turbot, je n'aurai plus...une idée de gingembre ne peut que faire du bien, je n'aurai plus qu'à mourir!

C'était la phrase consacrée en ce siècle où les amants parlaient en déplorables madrigaux et non point autrement.

Béchameil mettait une pincée de gingembre et ouvrait convulsivement ses narines pour en saisir l'effet.

—Délicieux! céleste! disait-il; Alix, vous êtes à moi, ma belle inhumaine! il faudrait être une sauvage pour résister à un pareil arôme!—C'est vrai que ça sent bon! grommela Gothon dans son coin.

Béchameil mit son binocle à l'œil et regarda du côté de la cheminée d'un air modeste et satisfait.

—N'est-ce pas, excellente vieille? s'écria-t-il. C'est un manger d'impératrice!—Ca doit faire un fier ragoût, c'est la vérité, répondit Gothon en rallumant sa pipe avec gravité, mais sauf respect de vous, si j'étais homme et marquis, m'est avis que j'aimerais mieux manier une épée que la queue d'une casserole.

Béchameil laissa retomber son binocle et, se détournant de dame Gothon avec mépris, il rendit son âme tout entière à la pensée de la belle Alix. Celle-ci, par contre, ne songeait en aucune façon à l'intendant royal; elle était assise auprès de sa tante, Mlle Olive de Vaunoy, dans le petit salon de la Tremlays, et travaillait avec distraction à un ouvrage de broderie. Mlle Olive faisait de même; mais cette recommendable personne avait eu soin de se placer entre trois glaces, de sorte que, de quelque côté qu'elle voulût bien tourner la tête, elle était sur de se sourire à soi-même et d'apercevoir dans toutes son ambitieuse majesté l'édifice imposant de sa coiffure. Chaque fois qu'elle tirait son aiguille, elle jétait à l'un des trois miroirs une œillade pleine de coquetterie que le miroir lui rendait fort exactement. Ce jeu innocent paraissait satisfaire on ne peut davantage Mlle Olive de Vaunoy; mais c'était un jeu muet, et la langue de Mlle Olive était pour le moins aussi exigeante que ses yeux.

A plusieurs reprises, elle avait essayé déjà d'entamer une conversation avec sa nièce sur ses sujets favoris, savoir: les défauts du prochain, le plus ou moins de mérite des chiffons récemment arrivés de Rennes, et surtout les romans de Mlle de Scudery, qui étaient encore à la mode en Bretagne. Alix avait répondu par des monosyllabes et à contre-propos. Non seulement elle ne donnait pas la replique, mais elle n'écoutait pas, chose cruellement mortifiante en soi pour tout interlocuteur, mais qui devient accablante pour une demoiselle d'un certain âge, prise du besoin de causer.

—Mon Dieu! mon enfant, dit enfin la tante après avoir fait effort pour garder un silence prolongé durant la majeure partie d'une minute, cet entêtement à...je vous conjure de me dire où vous avez l'esprit depuis une heure.

Alix releva lentement sur sa tante ses grands yeux fixes et distraits.

—Je pense comme vous, répondit-elle au hasard.—Encore!...mais c'est la rêverie, mon enfant!...auriez-vous donc?...

Mlle Olive avait lu la veille dans Clélie que la rêverie, doux et charmant symptôme, annonce l'amour. Elle fut sur le point de faire à ce sujet une question directe à sa nièce, mais elle n'osa pas. Le caractère ferme et digne d'Alix imposait quelque peu à la vieille demoiselle.

—Ma mignonne, reprit cette dernière avec une attention diplomatique bien marquée, ne trouvez-vous pas comme moi que c'est un charmant jeune homme!—Il faut croire que le voir! répondit résolument Alix.—Le...a mon amour le voir! Comment l'entendez-vous, je vous prie? il y a plusieurs sortes d'entrevues à la simple conversation, plaisir décent et que chacun se peut permettre; l'entretien particulier, où deux âmes s'isolent au milieu de la foule;...prenez garde, ma mignonne!...enfin le tête à tête qui ne s'accorde qu'avec la plus extrême réserve et qu'une fille ne doit point...Lui auriez-vous accordé un tête à tête, mon amour?

Lorsque Mlle Olive parlait sa nièce [illegible] quelquefois avec une [illegible] Mais, ce jour-là, son invincible pénétration absorbait Alix et la jeune fille ne [illegible] sa par son oule sans produire d'autre effet qu'un vain bourdonnement.

—Je vous demande, mon amour, si vous avez eu l'impardonnable imprudence d'accorder un tête à tête, répéta Mlle Olive avec un commencement d'aigreur.

Alix semble se réveiller en sursaut et regarda sa tante avec étonnement.

—Je pense, mon enfant, reprit encore Olive en contenant son humeur, que vous allez me faire la grâce de me répondre, ne fut-ce que par oui ou non.—Sans doute, ma tante...—Hé bien!...

—Oui, ma tante. Mlle Olive s'agita fébrilement sur son siège. Alix se leva, la salua et sortit.

—Allons! s'écria Olive en regardant par habitude la glace qui, cette fois, au lieu d'un sourire, lui renvoya une fort laide grimace; elle a du moins le mérite de la franchise...Oui, ma tante...Et pas la moindre émotion! pas le plus petit soupir! Oui, ma tante...Ne dirait-on pas qu'il s'agit de la chose du monde la plus simple?...Oui, ma tante...Un rendez-vous, une intrigue dans les formes,...et pas de mystère,...en plein jour...Oui, ma tante!..Ah! si jamais l'amour m'avait blessée, moi, de ses traits brûlants, de quel voile charmant j'aurais enveloppé ma faiblesse! J'aurais été soupirer le nom du bien-aimé à la brise des soirs; j'aurais erré à minuit sous la charmille; j'aurais passé des heures délicieuses à contempler la lune.

Mlle Olive de Vaunoy dit encore une multitude de raviassantes choses, que nous passons à regret sous silence.

Alix ne se doutait guère de l'orage qu'elle venait de soulever. A vrai dire, elle avait autre chose en tête. Elle traversa rapidement le corridor et gagna sa chambre où elle se prit à marcher à grands pas.

—Je veux le voir! dit-elle encore après quelques minutes d'un silence agité.

Elle prit dans sa cassette une bourse de soie et agita vivement une petite sonnette d'argent posée à son chevet. Ce coup de sonnette était un appel à l'adresse de Mlle Renée, fille de chambre d'Alix. Rénée se hâta de mettre fin à un entretien rempli d'intérêt [illegible] le vestibule avec la [illegible] Yvon valet les chiens de la Tremlays, rejetta sa coiffe, lissa, d'un revers de main, ses cheveux légèrement ébouriffés, et monta les escaliers quatre à quatre.

—Prévenez Lapierre, dit Alix, que je veux lui parler sur le champ.

Rénée sortit, et l'instant d'après Lapierre était introduit dans l'appartement de Mlle de Vaunoy. A sa vue, Alix ne put retenir une geste de violent dégoût. Lapierre entra chapeau bas, mais gardant sur son visage l'expression d'indifférente effronterie qui lui était naturelle.

—Mademoiselle m'a fait appeler? dit-il.

Alix s'assit et fit signe à Rénée de s'éloigner. Pendant un instant elle garda le silence et baissa les yeux comme si elle eût hésité à prendre la parole.

—Tenez-vous beaucoup à rester au service de M. de Vaunoy? demanda-t-elle enfin avec une sorte de brusquerie.

Un autre se fût peut-être étonné de cette question, mais Lapierre était à l'épreuve.

—Infiniment, Mademoiselle, repondit-il.—C'est fâcheux, reprit Alix qui surmontait son trouble et regagnait sa fermeté accoutumée; c'est fâcheux, car j'ai résolu de vous éloigner.—Vous mademoiselle!—Moi.—Et m'est il permis de vous demander?...—Non.

Lapierre baissa la tête et sourit dans sa barbe. Alix aperçut ce mouvement, et une rougeur épaisse couvrit son beau front.

—Vous quitterez la Tremlays, poursuivit-elle en refoulant une exclamation de colère méprisante; il le faut, je le veux...Peste!...murmura ironiquement Lapierre.—Vous quitterez la Tremlays aujourd'hui, à l'instant!—Sitot que cela!...—Silence!...Si vous vous retirez de bon gré, je paierai votre obéissance. (Alix fit sonner les pièces d'or que contenait la bourse de soie). Si vous résistez, je vous ferai chasser par mon père.—Ah!...fit Lapierre avec insouciance.—Voulez-vous cet or?—Oui...mais je veux rester,...à moins pourtant que mademoiselle ne daigne me dire, ajouta-t-il d'un ton d'ironie pendable, comment un pauvre diable comme moi a pu s'attirer la haine d'une fille de noble maison...Je suis très curieux de savoir cela.—De la haine! répéta Alix, dont tous les traits exprimèrent le plus profond mépris; vous perdez le respect...Mais je veux bien vous dire pourquoi votre séjour au château est désormais impossible...Vous êtes un assassin, Lapierre.—Ah!..fit encore celui-ci, sans s'émouvoir le moins du monde.—Je ne sais pas, poursuivit Alix, ce qu'il put jamais y avoir de commun entre un homme comme vous et le capitaine Didier...—Nous y voilà! interrompit Lapierre assez haut pour être entendu.—Paix, vous dis-je, ou je ferai châtier votre insolence!..J'ignore ce qui a pu vous porter à ce crime; mais c'est vous qui avez attaqué nuitamment, l'année dernière, le capitaine Didier, dans les rues de Lennes.—Vous vous trompez, mademoiselle.

[A continuer.]

MARIE,

Jeudi dernier, 24 courant, par le Rev. M. Dufour, Mr. EDMOND BULLIARD, à Mademoiselle CELESTE POTIER, tous deux de cette Paroisse.—*Gaz. des Atts.*

DECEDES,

Mme. AMELIA REAGH, femme de Mr. Wm. B. KNOX, est décédée dimanche dernier, 27 de ce mois,

Dr. FRANÇOIS T. CHEVIS, dernièrement de cette paroisse, est décédé le 15 de Juin, 1845, à la demeure de sa mère Cté. King George, Vie.

Plantation à Vendre.

LE soussigné, étant dans l'intention de se rendre, avec sa famille, à la Nouvelle Orléans, offre en vente la Plantation ou il réside, près de la ville des Opélousas. Elle contient environ cinq cents arpens de terre de prairie, et cent arpens de bois, le tout de la première qualité; avec une *maison d'habitation* à deux étages, et toutes les autres batisses nécessaires. Il vendra à un prix très réduit, et à des conditions qui satisferont toute personne raisonnable et désireuse d'acheter.

S'adresser, pour les conditions au soussigné ou à Mr. W. B. Lewis aux Opélousas.

THOS. H. LEWIS.

Opélousas, le 24 juillet 1845-6t

Vente par la Cour des Preuves.

SERA vendu, à l'enchère publique au plus offrant et dernier enchérisseur, par le soussigné, Juge de cet pour la Paroisse St. Landry,

Le 7me. jour du mois d'Aout prochain (1845)

au domicile de LASTIE PIERRE GUILLORY, situé dans la Grande Prairie, en la dite Paroisse,—le restant de la propriété appartenant à la succession de défunt *PIERRE LOUIS GUILLORY*, dernièrement de la dite Paroisse,—consistant

Environ en cent têtes en bêtes à cornes douces, et quatre-vingt chevaux ou jumens.

Les termes et conditions le jour de la vente.

A. GARRIGUES, *Juge de Paroisse.*

24 Juillet, 1845.-t2.

AVIS.

TOUTES les personnes qui ont des réclamation contre la succession de Widow BLAISE BRASSEUR, sont priées de les présenter au soussignés; et toutes celles qui doivent à la dite succession, sont par le présent notifiées, que pour éviter des frais le paiement immédiate est requis.

COOKE & KING, *Administrateurs.*

Opélousas, 17 juillet 1845-4t

AVIS.

TOUTES les personnes qui doivent à la succession de feu JOHN WAGNER, sont requises de payer le montant de leurs dettes; et celles qui ont des réclamations à faire contre cette succession, sont invitées à présenter, aux soussignés leur comptes dûment, certifiés, afin d'en recevoir le payement.

COOKE & KING, *Administrateurs.*

17 juillet 1845-4t

AVIS.

TOUTES les personnes qui doivent à la succession de feu ANTOINE KING, sont requises de payer le montant de leurs dettes; et celles qui ont des réclamations à faire contre cette succession, sont invitées à présenter aux soussignés leurs comptes dûment certifiés, afin d'en recevoir le payement.

COOKE & KING, *Administrateurs.*

Opélousas, 17 juillet 1845.-4t

AVIS.

TOUTES personnes, dans les limites du 16me Régiment, L. M., qui ont dans leur mains des armes ou autres équipemens militaires, (excepté les membres actifs des compagnies volontaires,) sont requises par le présent avertissement, de les remettre, sans délai, au soussigné, ou en son absence, au Capt. E. Deboillon, sous peine d'être poursuivis conformément à la loi.

La peine encourue, pour refus de délivrer les armes et autres propriétés de l'Etat, est une amende de vingt dollars pour chaque offence.

THOS. H. LEWIS, *Inspecteur*
Juillet 10. de la 4me Brigade L. M.